

YANNICK HAENEL

*Je désire être un volcan*

J'ai pris une voiture et, en sortant de Florence, me suis dirigé vers le pays étrusque. J'ai glissé le CD de Yann Robin dans le lecteur, et j'ai roulé dans la nuit. Il y avait VULCANO et ART OF METAL I, II, III. J'avais déjà entendu ces pièces en concert, mais dans la nuit italienne, avec la vitesse et la solitude, elles prenaient une force nouvelle.

J'ai répété les titres à voix haute : « VULCANO », « ART OF METAL » ; puis très vite j'ai augmenté le son en psalmodiant ces mots. Ça produisait une sorte de poème dont la scansion, croisée à la violence de la musique, semblait déplacer la voiture, comme si un souffle venu des montagnes nous poussait elle et moi hors de la route.

J'ai pensé : c'est un souffle de forge, l'ancienne, l'ancestrale sauvagerie du chaos — ce chaos qui, chez les Grecs, ne signifie pas la confusion, mais la béance, l'abîme qui précède la création. Oui, ce qui soulevait ma poitrine, comme la première fois où j'entendis *Le sacre du printemps* de Stravinski, le *Pierrot lunaire* de Schoenberg ou *Ascension* de John Coltrane, c'était ce fracas inouï qui modifie la matière, cette puissance, à la fois exultante et terrible, qui vous transmet son affirmation.

Ce qui anime la musique de Yann Robin, ces martèlements de spasmes, ces poussées guerrières, ces envois de flux en ébullition à la fois savants et barbares, c'est le feu de la métallurgie archaïque, celui du forgeron mythique : Héphaïstos, qui règne sur les alliages, qui fabrique les armes, le tonnerre, les éclairs et la foudre, celui dont l'art cisèle aussi les plus minutieux bijoux.

J'avais envie que la voiture quitte la route, prenne le large et se propulse dans les airs : que tout s'embrace, explose et devienne flammes ; que cette lave ardente inventée par Yann Robin, où la syncope libère des énergies rouges et noires, prenne possession entière du temps et de l'espace : je voulais que tout devienne feu et musique.

Je pensais à ce passage de la *Théogonie* d'Hésiode, quand Zeus combat les Titans : « La Terre monstrueuse ne cessait de brûler, crachant une fumée formidable, fondant comme fond l'étain quand il est chauffé par l'artisan dans un creuset plus dur, quand, dans les ravins de la montagne, on le réduit par le feu, quand les mains d'Héphaïstos le font couler sur la terre divine. Ainsi fondait la Terre et le feu flambait de plus belle. »

Mon corps s'emportait comme une planète en transe ; j'accélérais, et les lignes blanches au milieu de la route m'apparaissaient comme une flèche en vue d'un décollage. Je me disais : allons vers les volcans — vers la source du métal ! Cette nuit-là, dans ma voiture, en route vers les tombeaux étrusques de Toscane et du Latium, je désirais être un volcan. J'ai répété plusieurs fois cette phrase en éclatant de rire : « Je désire être un volcan » ; et en écoutant la musique de Yann Robin — dont le mouvement même, la forme et l'intensité sont ceux de l'*éruption* —, c'est vrai : je devenais un volcan.

Ce qui se passe dans la musique de Yann Robin, me disais-je, relève d'un savoir du feu. Un spasme ténébreux l'anime et la porte à se déborder elle-même ; ce spasme vient de loin : il échappe à la fade sociabilité des ritournelles. Ces percussions aux impacts martelés, cette rythmique de l'ébullition, ces saccades sismiques relèvent du choc des matières.

Lorsqu'on écoute la trilogie *d'Art of metal*, on a la sensation que la clarinette d'Alain Billard — une clarinette contrebasse métal, dont les timbres se rapprochent du saxophone — transperce le monde ; elle en déchire la trame, comme si, dans l'affirmation de sa transe, elle *devenait percussion*. La frappe de Yann Robin — la manière dont il affecte la matière sonore de coups — est celle du forgeron : d'un forgeron qui aurait dans la tête une science des luttes et des abîmes, un univers de brasiers sonores, où des harmonies inouïes viennent en bordure de silence achever l'assaut.

Le forgeron n'est-il pas le maître des arts, n'est-il pas un musicien ? Le métal met la matière dans un état de variation continue, exactement comme le musicien met le son en état d'intensité mobile.

Voilà : une telle musique parle de la métamorphose de la lave en matière ; elle s'affronte au passage stupéfiant du volcan vers le

métal. Dans l'aciérie, cette transformation sert à *créer des armes* : la métallurgie musicale de Yann Robin est un état de guerre, avec ses cris de ralliement au début d'*Art of metal II*, avec sa tension faite de cassures stratégiques, de reprises encerclantes, de luttes contre sa propre orchestration, d'embuscades où les nerfs sont à vif, de déchaînements jouissifs.

J'avais parcouru plusieurs centaines de kilomètres avec la musique de Yann Robin en boucle : « VULCANO » et « ART OF METAL » n'avaient pas cessé pendant plusieurs heures. Le jour se levait devant le site de Tarquinia. J'ai pris une petite route de campagne ; les cyprès se découpaient sur les collines. Le ciel semblait incendié par une lave où rougeoyaient des cendres. J'ai arrêté la voiture pour faire quelques pas. La portière est restée ouverte. Les assauts de « VULCANO » sortaient de la voiture, ils jaillissaient dans la campagne italienne avec une fraîcheur de conquérant, et s'étendaient loin au-delà des collines, vers la mer, comme s'ils incorporaient leur vigueur fulgurante au monde qui se réveille.

L'euphorie est la joie qui vient d'une affirmation sans limites. Ainsi de la musique de Yann Robin qui, loin de toute spectralité, suscite un monde en feu : vos perceptions s'élargissent, elles sortent du cadre, vous entrez dans un état d'explosivité qui est l'autre nom de la pensée.

Si les sons de « VULCANO » et d'« ART OF METAL » éclatent, cet éclatement me semble exactement contemporain de celui du monde. Inventer la musique d'un monde qui sort de ses gonds, d'une planète qui se fait sauter la cervelle à chaque instant, est-ce possible ? Les opérations extrêmes qui trament les sons, les rythmes, les timbres de Yann Robin relèvent de la commotion, de cette pulse de rupture qui révèle la vérité démoniaque du monde occidental.

Le souffle est partout brimé. La société fonctionne sur cette privation, elle en a besoin — elle *veut* que nous soyons essoufflés, inoffensifs, contrôlables. Je cherche avec des phrases un passage pour le souffle. En écrivant, je sens revenir à moi ma clarté, comme si je soufflais dans un saxophone, une clarinette, une trompette — ou plutôt, comme si c'étaient eux qui soufflaient dans ma tête.

Peut-être le temps et l'espace sont-ils devenus trop vieux : ils ne *suivent* plus notre planète devenue folle. Les musiciens et les

poètes, quant à eux, savent parfois trouver la vitesse qui renverse les rapports ; ils forgent un nouveau temps, un nouvel espace avec du métal, des voix, du vent, de l'encre, du papier. Les voici qui déchirent tranquillement les dimensions, sourire aux lèvres, aussi cérébraux que Joyce ou Webern, aussi *cools* que Monk se levant de son piano pour danser. L'extase est le juste passage à travers la catastrophe contemporaine ; cette extase est une contre-déchirure, un ralliement et un avenir.

Quelque chose triomphe dans « VULCANO » et « ART OF METAL » qui relève de la transe et conduit à cette extase — à cet avenir.